

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Pagination continue.

LE

# Naturaliste Canadien

VOL. XXI (VOL. I DE LA DEUXIEME SERIE)

No 6

Chicoutimi, Juin 1894

Rédacteur-Propriétaire : l'Abbé V.-A. HUARD

## L'ABBE PROVANCHER

(Continué de la page 58)

En Belles-Lettres et en Rhétorique, il eut pour professeur l'abbé P.-H. Harkin, qui n'était pas encore prêtre à cette époque et qui fut plus tard curé de Sillery, près Québec.

La philosophie s'enseignait alors en une seule année. Quand M. Provancher suivit cette classe, c'était l'abbé Frs Desaulniers qui en était le professeur. Le même M. Desaulniers était aussi chargé d'enseigner les sciences : mais on ne donnait pas non plus à ces cours scientifiques le même développement qu'aujourd'hui. Tout s'est en effet renouvelé dans nos maisons d'éducation classique, depuis un demi-siècle, dans les méthodes comme dans la variété des branches de l'enseignement ; un écolier de 1840 qui, sans transition, se verrait transporté dans nos cours actuels, ne reconnaîtrait plus rien. Et l'on a bien osé, dans ces dernières années, adresser aux collèges le reproche d'être toujours au même point, alors que tout marche autour d'eux ! La vérité, c'est que tout marche aussi dans les collèges : sciences, littérature, tenue des livres, système de banque, dessin, déclamation, musique, télégraphie, clavigraphie, calligraphie, gymnastique, sport, que sais-je ? tout cela, et d'autres choses encore, se dispute le temps des élèves. C'est au point que des

gens sérieux trouvent que l'on a dépassé la vraie mesure, et supplient que l'on allège un peu la tâche de la jeunesse d'aujourd'hui.

Quelle sorte d'écolier était Léon Provancher ? Je ne puis faire là-dessus que des conjectures, évidemment. Néanmoins, quand on sait qu'il a obtenu, durant son cours d'études, les succès que j'ai mentionnés, quand on l'a vu plus tard trouver son bonheur dans le travail, plus opiniâtre, il n'y a aucune invraisemblance à croire qu'il fut un élève très studieux. En récréation, il ne devait pas souvent non plus tirer de l'arrière ; la vivacité, l'intrépidité de son caractère, devaient se manifester, dès sa jeunesse, avec toute la fougue d'une nature non encore assouplie, qui d'ailleurs ne le fut jamais complètement. Sans doute, il ne faisait pas bon, à cette époque, de lui marcher sur les talons, ni de le contredire, et ses condisciples trop taquins ont dû s'applaudir plus d'une fois que la nature l'eût doué d'une taille qui n'avait rien de gigantesque. Par exemple, si le champ de bataille était purement "verbal," notre personnage, lesté à la réplique comme nous l'avons connu, ne devait pas facilement être réduit à composition.— Veut-on savoir quel sobriquet on lui avait appliqué chez le peuple écolier ? Cet âge est sans pitié, a-t-on dit ; il est aussi sans aucun respect humain ; les délicatesses du langage diplomatique ne sont point son affaire. Aussi, quand il veut donner un nom à quelqu'un ou à quelque chose, il y va carrément, et le nom choisi rendra l'idée qu'il s'est faite de la personne ou de l'objet, on peut en être sûr. On sait que les sauvages,—ces grands enfants, comme on les appelle,—ne procèdent pas autrement. Eh bien donc, les malins confrères de Léon Provancher l'avaient surnommé *P'tit José Mille-homes* ! Cette longue dénomination (on n'était pas pressé, à cette époque, et, l'encombrement des programmes étant encore inconnu, on avait le temps de dire les choses), assurément, est frappée au coin d'une vulgarité très prononcée ; mais, par contre, elle fait entendre beaucoup sur le caractère de notre écolier. N'est-elle pas comme le résumé du portrait que j'en

ai tracé en m'appuyant sur des conjectures plus ou moins fortes ?

Mais, qu'est devenue chez Léon Provancher cette curiosité des choses de la nature que nous avons remarquée chez lui, dès son enfance ? Ici encore nous avons son propre témoignage. "Au collège de Nicolet, écrivit-il plus tard, le terrain n'était pas ménagé à la campagne, nous nous associions par quatre pour cultiver un carré de jardin qu'on mettait à notre disposition ; je réussis à avoir presque chaque année le premier prix pour succès en horticulture. Je me plaisais surtout à suivre le développement des plantes étrangères dont notre directeur, le bon et paternel M. Leprohon, nous fournissait des plants et des graines." Voilà les débuts en horticulture du futur auteur du *Verger canadien*. Ce goût pour la culture des plantes de jardin et d'appartement ne l'abandonna jamais, et se raviva même dans ses dernières années, comme nous le verrons plus tard.—Plusieurs collègues ont ainsi fourni à leurs élèves l'occasion de s'initier à ces soins agréables du jardinage qui, en même temps, sont un exercice salutaire pour les bras du jeune homme et une récréation du genre le plus sain. Les anciens élèves de Chicoutimi et de Sainte-Anne, notamment, se rappellent les heureux moments que leur assurait, chaque printemps, la préparation des parterres dont le soin leur était confié. Cette étude, toute pratique, du règne végétal est donc chose excellente ; parfois, il n'en faut pas plus pour donner le goût de l'histoire naturelle. Si l'on me permet d'entrer moi-même en scène, c'est l'heureux succès du bouturage d'un petit rameau de *Pelargonium zonale*, Willd., qui, dès mes humanités, m'inspira pour la botanique une passion vraiment insatiable. Du moins, quand je voulus associer à l'étude de la *Poétique* de Lefranc, des *Odes* d'Horace et de l'*Iliade*, celle non moins passionnante de la vie végétale, je trouvai aussitôt un ouvrage précis et d'intelligence facile, le *Traité élémentaire de botanique* de l'abbé Provancher lui-même ; mais l'écolier de Nicolet n'avait pas eu la partie si belle. Écoutez-le nous raconter l'échec de ses aspirations scientifiques :

" Un livre traitant incidemment de botanique m'étant tombé sous la main, je voulus dès lors m'initier à cette science. Mais comme dans ce livre d'horticulture il n'y avait ni classification ni même d'exposition des principes de cette science, je ne pus parvenir à en saisir les éléments, et, le croirait-on ? parmi tous les professeurs, je ne pus en trouver un seul capable de me donner les clefs de cette science, aucun en état de me faire retrouver dans des plantes diverses les parties diversement conformées de la fleur, pistil, étamines, calice, corolle, anthères, etc.

" Plus d'un peut-être de ceux qui me liront, qui ont subi le surmenage actuel des programmes d'étude de nos collègues, souriront de pitié devant cette ignorance ; tel était cependant l'état des études classiques il y a un demi-siècle. Les professeurs pourtant étaient des hommes de talent et bien doués, c'étaient : MM. F. Desaulniers, Pelletier, Harkin, Routhier, Nadeau, etc., mais on n'allait pas plus loin alors en fait de sciences.

" Force me fut donc de renoncer à mes travaux scientifiques.

" Ce ne fut que dix ans plus tard, lorsque j'étais curé, que je pus me procurer les livres nécessaires pour reprendre l'étude des plantes."(\*)

(A suivre)

V.-A. H.

---

## FORMATION DU SAGUENAY

---

(Continué de la page 80)

Voilà le problème à résoudre dans le moment : De quel côté, dans quelle direction la mer saguenayenne s'est-elle écoulee en sortant de son bassin par l'effet de ce léger mouvement ascensionnel, dont parle M. l'abbé, et qui souleva si bien

(\*) Une excursion aux climats tropicaux.

les bases des Laurentides submergées depuis la création, que celles-ci demeurèrent à sec ?

Si nous vous prouvons maintenant que les bords du grand bassin en question sont beaucoup plus élevés du côté de Tadoussac, où ils dépassent 2,000 pieds d'altitude, qu'ils le sont du côté du Saint-Maurice où ils n'atteignent, tout au plus, que 1,000 pieds au-dessus de la mer, vous devrez infailliblement conclure avec nous que l'érosion par l'eau n'a pas agi à l'est vers Tadoussac, mais bien à l'ouest vers le Saint-Maurice, que le bassin s'est déversé naturellement dans cette direction. Vous avez reconnu avec nous, en faisant le tour de ce bassin, que cette issue, cette porte ouverte vers le Saint-Maurice, par l'entremise de la rivière Croche, où nous sommes parvenus sans effort et sans nous en apercevoir, en suivant des terrains peu accidentés et légèrement onduleux jusqu'à la hauteur des terres, n'est qu'à une vingtaine de milles seulement de la rive ouest du lac Saint-Jean, tandis que Tadoussac est séparé de la Grande-Baie par soixante milles de montagnes de 2 à 3,000 pieds d'élévation, dont les nombreuses chaînes se croisent en tous sens et forment à mi-chemin les plus hauts sommets.

Pourquoi faire tant de travail pour essayer de briser cet obstacle insurmontable, tandis que de l'autre côté rien ne s'oppose à l'écoulement des eaux de la mer saguenayenne ? le travail est fait, parfait depuis longtemps, c'est pourquoi la rivière Croche et le Saint-Maurice ont écoulé pendant des âges les eaux du lac Saint-Jean qui se mêlaient alors plus "intimement", aux Trois-Rivières, à celles du Saint-Laurent qu'elles ne le font maintenant à Tadoussac.

Entre parenthèse, nous devons dire ici que les eaux de l'océan saguenayen se sont écoulées non seulement vers le Saint-Maurice, (puisque le Saint-Maurice, l'Ottawa et tout l'ouest jusqu'aux Montagnes Rocheuses faisaient partie de cet océan,) mais aussi par l'échancrement de la rivière Picoba qui communique avec le lac Jacques-Cartier et la rivière de ce nom à mi-chemin du Saint-Laurent. Les hauts plateaux

de sable et de gravier qui s'élèvent entre ce lac et Picoba n'ont pas d'autre origine ; situés à la hauteur des terres, il n'y a que les eaux de la mer qui ont pu les niveler là pour toujours, à 1,400 pieds au moins au-dessus du fleuve.

La coupe de la rivière Oujatchouan a aussi aidé à l'écoulement des eaux de cette mer intérieure vers le Saint-Maurice, par l'entremise de la rivière Bostonnais, parce que la plus grande élévation dans cette direction ne dépasse guère 1300 pieds au-dessus du Saint-Laurent. A proprement parler, l'ancien lac Saint-Jean appartenait *corps et âme* à la vallée du Saint-Maurice, et il n'y a rien que le brusque remuement de la base des Laurentides, qui a pu détourner ainsi subitement les épanchements naturels de ce lac vers le sud-ouest, et changer cette nappe d'eau superbe et profonde en *Picouagami* ou *lac plat*.

Tous ces bras de mer, dont nous venons de parler, ont dû, dans les bons vieux temps géologiques, former un véritable archipel au sud de la mer saguenayenne.

Vous devez être convaincu maintenant que les montagnes Trinité et Eternité, ces premiers échelons du massif des Laurentides, dominent toujours de plus en plus le niveau de cette mer intérieure et que jamais l'érosion n'a pu lécher leur front.

C'est un fait connu que le grand bassin saguenayen, n'ayant plus la *mer à boire*, se changea peu à peu en lac d'eau douce. Son niveau s'abaissa alors de 400 à 500 pieds à peu près au-dessous de celui des rivages salés, si les indices que nous avons remarqués à la source du Petit Péribonka sont bien à la hauteur que nous les estimions alors ; dans tous les cas la différence est peu de chose.

Cet écoulement des eaux, abaissant ainsi les niveaux par centaines de pieds, devait retarder indéfiniment la solution du problème de "l'Eternité" ; cette montagne qui dominait la mer intérieure d'au moins 500 pieds, la voilà exhaussée, grande du coup à 1,000 pieds : nous craignons que ce contretemps nous force d'abandonner, pour le présent du moins, tout tra-

vail d'excavation, d'érosion, dans la direction de Tadoussac.

\* \* \*

Le rio Colorado, le Nebraska, le Bighorn, l'Arkansas, ces artères des golfes américains, dont parle M. l'abbé Laflamme, ont été mieux servis que notre cher Saguenay.

Ces fleuves imposants, ces rivières capricieuses ont vu des monts superbes, des rochers de marbre "s'égrener," s'abaïsser humblement au niveau de leurs eaux écumantes, se désagrèger peu à peu pendant des siècles, pour creuser à ces torrents impétueux un lit sans fond à l'abri des tempêtes ; mais jamais nos palais flottants, ces léviathans des mers, ne daigneront pointer leur proue majestueuse et fière à l'entrée de ces défilés abruptes, quelque soit le spectacle sublime qui les attend : la mer recevant dans son sein le tribut de leurs eaux ne daigne pas même leur faire sentir la moindre influence de son flux et reflux.

Les monts saguenayens sont de meilleure trempe ; la croûte primitive forme leurs larges assises, leurs hautes et épaisses murailles ; leur antique origine, les millions de lustres qui couronnent leurs sommets altiers, les montrent fiers, superbes, audacieux. Ils plongeront bien leur pied dans les abîmes de la mer ; mais leur tête, leur sommet ? allons donc ! ils ont été créés pour planer dans les nuages et jamais érosion n'y burinera d'empreintes. Ils se fendront en quatre jusqu'au centre de la terre plutôt que de subir pareil affront, pareil supplice ! aussi, c'est à ce parti qu'ils en sont arrivés un jour.

Le Dean Inlet, le Portland Inlet et les autres Inlets de la Colombie Anglaise, sans compter ses *sounds*, ses *channels* innombrables qui bordent en dentelles immenses les rivages du Pacifique ; le Lyse Fiord et les cents autres Fiords de la Norvège, *fus simile* reproduit sur l'autre hémisphère ; toutes ces gorges profondes en un mot ont bien leur raison d'être puisqu'elles existent : nous ne troublerions pas l'accord qui existe aussi entre tous les géologues au sujet de leur formation par la

double action de l'eau et des glaciers, si nous avions une foi convaincue en leurs théories.

S'il y avait cinq, dix, vingt Saguenay analogues sur les côtes du Saint-Laurent (pourquoi n'existent-ils pas ?), ayant les mêmes caractères, les mêmes *inclinations* que leurs frères colombiens et norvégiens, nous serions peut-être plus à portée de les étudier, de scruter leur passé, de les reconnaître, sinon, de les contempler en silence comme des merveilles de la création.

Asséchez les mers, descendez au fond de leurs abîmes, vous serez surpris d'y voir de ces milliers d'Inlets, de Fiords qui dentellent ainsi partout les bases des continents, des archipels et des îles. Les courants d'eau douce, les glaciers des montagnes ont-ils mordu, un jour, les formes lisses et arrondies de ces contreforts sous-marins qui supportent la terre ferme ? moulés qu'ils sont ainsi depuis des millions d'années, sous les vagues polies et onduleuses de la mer, qui les a vus naitre, prendre corps et refroidir, tout comme ces immenses tubes d'airain, jetés en moule et polis avec art sous la main habile de nos machinistes.

Le Saguenay est unique dans notre Province ; aussi nous tenons à ne pas confondre son origine avec celles de tous les Inlets et de tous les Fiords du monde, si ces derniers ont l'origine que leur prêtent tous les géologues réunis d'un commun accord ; d'autre part, s'ils ressemblent en tout point à notre Saguenay, ces bons géologues se sont certainement donné la main pour nous mystifier.

N'anticipons pas, cependant, sur les événements qui doivent en se déroulant nous amener, petit à petit, à la seule conclusion possible sur ce point géologique si intéressant pour nous.

(A suivre)

P.-H. DUMAIS.

## ENTOMOLOGIE PITTORESQUE

## NOS AMIES LES MOUCHES (\*)

Quand je dis : les mouches, il faut entendre : les mouches *strictiori sensu*, et non pas tout ce qui vole, à part les oiseaux et les voleurs. Car, il faut bien l'avouer, beaucoup de Canadiens donnent ce nom de mouches à tous les insectes, à toutes les "petites bêtes," comme ils disent; par exemple qui ne sait que l'on désigne partout la Chrysomèle qui s'attaque à la pomme de terre par le mot de *mouche à patate*? Quelle erreur! quelle hérésie scientifique! "Vous ne voyez donc pas, mon cher ami, que cette chrysomèle est pourvue de quatre ailes?"—Oui.... et après?—Après?... Mais, malheureux, les mouches appartiennent (jusqu'à Littré qui le dit) à l'ordre des diptères!—Je ne vois pas bien comment....—Justement; depuis que nos grands réformateurs médisent du grec, on ne veut plus le savoir, et l'on va jusqu'à ignorer que diptère veut dire : qui a deux ailes. Voyez-vous! DEUX AILES. Maintenant, comptez les quatre ailes de la Chrysomèle, et dites encore que c'est une MOUCHE, c'est-à-dire un diptère."—Il ne faut donc pas espérer passer pour des mouches, si l'on a plus que deux ailes (comme les abeilles, les libellules, les papillons), et encore moins si l'on n'en a pas du tout, comme c'est le cas pour vous et moi, pauvres aptères que nous sommes.

\* \*

Quand on a dit, d'un animal quelconque : c'est un quadrupède, on n'a pas dit grand'chose encore, et l'on ne sait s'il est question du lion altier, du colossal éléphant ou de la minime souris. De même, chez les diptères, il y a bien du monde, et je proclame tout de suite que je ne veux parler

(\*) Nous croyons qu'il faudrait presque demander pardon à nos lecteurs du ton léger de cette étude. Notre excuse est que nous l'avions préparée, l'automne dernier, pour une revue littéraire, où il n'aurait pas été de mise de faire de la science trop technique. Un ami nous donna alors le sage conseil de garder ce travail pour le NATURALISTE; et le voici tel quel.

aujourd'hui ni des Tipules, ni des Taons, ni des Thlypsomyzes, ni des Brachypalpes, ni de cent autres genres de diptères qui pourtant seraient des sujets du plus vif intérêt. Mais il faut "savoir se borner" si l'on veut un peu "savoir écrire"; et nous nous occuperons seulement, en ce travail, des mouches, des vraies mouches, des mouches domestiques.

\*  
\*  
\*

Combien les mouches ont-elles de pattes?—Posez cette question dans une réunion de gens quelconques, et vous verrez combien peu répondront avec assurance qu'elles en ont six, comme tous les insectes. Il ne s'agit pas ici d'êtres que l'on voit bien rarement, puisque, durant une bonne partie de l'année, les mouches vivent en notre compagnie beaucoup plus que nous ne voudrions. Mais telle est l'ignorance générale, en histoire naturelle, que l'on n'en possède pas même les notions les plus élémentaires. Et nous verrons les *type-writers* installés dans toutes les écoles primaires bien avant d'y trouver le moindre noyau d'un herbier ou d'une collection d'insectes.

Étudions donc un peu l'aspect de la mouche si commune dans toutes les maisons. La moindre loupe nous révélera des détails que nous ne soupçonnions certainement pas.

La tête d'abord, qui n'est pas fixe comme chez beaucoup d'autres insectes, mais peut se tourner facilement de côté et d'autre; ceci, à vrai dire, peut nous faire croire que la mouche manque beaucoup de sérieux; or, observez; et vous constaterez qu'à part le temps de la toilette, elle ne tourne pas la tête à droite ou à gauche, mais qu'elle la tient toujours droite. Ceci est à dire aux enfants, aux enfants de tous les âges.

La plus grande partie de la tête des mouches est occupée par les yeux, mais des yeux d'une grosseur inouïe! S'il n'y a pas moyen de voir clair avec des yeux de ce volume, ce serait du temps perdu pour les inventeurs que de chercher un système de lunettes qui puissent servir aux mouches.—A l'ai-

de d'une bonne loupe, il est facile de constater que ces yeux si développés, toujours grand ouverts, d'une belle couleur

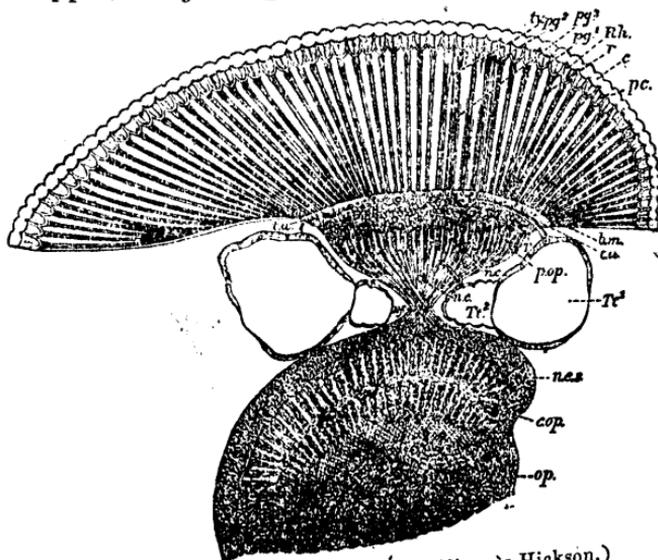


Fig. 5.—Coupe de l'œil d'une mouche (d'après Hickson.)

rougeâtre, sont partagés, en un grand nombre de très petites facettes distinctes, dont chacune est l'extrémité d'un cône; et chaque œil contient environ 4,000 de ces cônes juxtaposés! Si ce chiffre paraît bien extraordinaire, comment oser dire que l'œil de la Libellule (ou Demoiselle) en a 20,000?—On a bien raison d'appeler *yeux composés* ceux dont nous nous occupons. Mais quel est le degré de vision pratique des mouches pourvues d'organes de cette sorte? On n'est pas encore fixé sur ce point; les auteurs les plus sérieux ne s'accordent pas entre eux, et discuteront longtemps encore, avant d'arriver à la certitude en cette importante matière.

Fig. 5.—Le haut de la gravure, en demi-cercle, représente la partie extérieure de l'œil, comprenant les facettes qui correspondent aux cônes.

Sir John Lubbock donne, au bas de cette même gravure, les détails suivants que nous reproduisons "à l'usage des amateurs."

*Cm*, membrane basilaire;—*c*, cuticule;—*cop*, ganglion épioptique;—*nc*, noyaux;—*nes*, gaine des cellules nerveuses;—*Nf*, déscension des fibres nerveuses;—*op*, ganglion optique;—*pc*, pseudocône;—*Pg*, cellules pigmentaires;—*pop*, ganglion périoptique;—*r*, rétine;—*Rh*, baguette;—*T*, trachée;—*ta*, anastomose terminale;—*Tt*, trachée;—*ti*, vésicule terminale.

Pour nous, des yeux composés, montons.....sur le front de notre mouche, et arrêtons-nous à trois petits points brillants, disposés en triangle, que nous y rencontrons.—En triangle ? dites-vous ; les mouches seraient affiliées à la satanique franc-maçonnerie !—Rassurez-vous ; dans tout l'univers vivant, on ne trouve que chez l'espèce humaine des révoltés contre le Créateur. Ces trois points brillants, ce sont des yeux, encore des yeux dont les mouches sont pourvues. Ceux-ci, nommés *ocelles*, sont des yeux simples, probablement analogues aux nôtres, c'est-à-dire percevant des images renversées, tandis que les yeux composés donnent, probablement encore, l'image directe. Je ne suis pas obligé, et j'en suis très aise, de comprendre ni d'expliquer comment les mouches se servent de ces divers appareils visuels. Il y a assez d'autres sujets d'inquiétude en ce monde, dira ici quelque mauvais plaisant, sans que nous embarrassions encore de celui-là. Il est pourtant bien vrai que lorsque les savants pourront nous renseigner exactement là dessus, ce sera fort intéressant. Ces messieurs, pour le moment, pensent que les yeux composés servent à voir les objets éloignés, en les grossissant, tandis que les ocelles sont surtout utilisés pour la vision dans l'obscurité et pour celle des objets rapprochés : en deux mots, un télescope et un microscope, sans compter la lampe. C'est du luxe !

Entre les deux grands yeux dont j'ai parlé d'abord, ce qui reste du visage de la mouche est d'une richesse orientale : c'est doré, c'est argenté, à votre volonté, c'est-à-dire suivant l'angle sous lequel vous regardez. Dans cet espace si brillamment décoré, sont attachés les *antennes*, filaments assez petits chez la mouche, mais très allongés chez beaucoup d'autres insectes et que l'on désigne alors très improprement par le nom de "cornes". A quoi servent les antennes ? Il n'y a encore ici que des probabilités ; mais, jusqu'à nouvel ordre, on est porté à croire que les antennes sont des organes du toucher, de l'odorat et de l'ouïe, rien que cela !—Remarquons ceci, en passant. Si nous remplacions notre loupe par un bon microscope, si nous avons beaucoup de loisirs et la bosse de

la patience très développée, il nous serait loisible de compter 17,000 perforations sur l'antenne de la *mouche à viande* ; nous constaterions encore d'autres détails qui nous étonneraient de plus en plus et nous rendraient tout à fait perplexes sur le rôle probable de ces organes dans la vie de l'insecte. Voyez combien il reste encore de problèmes à élucider. Et pendant que, sur terre, tant de choses restent à découvrir, il y a des hommes qui passent leur vie à scruter le domaine des astres ! Pendant que tant de questions appellent sans cesse l'attention et l'étude, il y a toujours des gens qui s'occupent à faire la cour aux princesses ou aux bergères, à faire des cigarettes ou de la politique, quand encore ils ne trouvent pas moyen de faire de tout cela en même temps.

Mais nous voici loin de nos mouches. Une autre partie intéressante de leur tête, c'est leur bouche qui, comme chez tous les diptères, est une *trompe*, composée d'une gaine et d'un suçoir. Cette trompe se replie sur elle-même et disparaît même lorsqu'elle n'est pas en opération, comme il est facile de le constater à l'examen de la première mouche venue. On voit que les mouches ne peuvent pas mordre ; leur trompe n'est pas non plus propre à percer quoi que ce soit. Que suit-il de là ? Il suit de là qu'on se rend coupable de la plus noire calomnie lorsque l'on s'écrie : "Quelle mouche te pique ?" Non, les mouches ne piquent pas ; disons-le bien haut, et que chacun fasse son possible pour déraciner l'odieux préjugé dont elles sont victimes et qu'elles souffrent avec un silence touchant.

(La fin au prochain numéro)

---

## SOUVENIRS DE CHASSES EN NORMANDIE

---

J'ai habité longtemps Rouen, et j'en ai exploré les environs avec soin pour la récolte des coléoptères et aussi des lépidoptères ; mais le meilleur résultat obtenu a été certainement mes chasses en *Carabus*. Pensant que les quelques ren-

seignements que j'ai acquis de la sorte pourront servir à mes collègues du Canada, je les donne ici ; ils résultent de nombreuses recherches.

Les *Carabus* hivernent comme chacun le sait ; en Normandie, leur habitat durant l'hiver est localisé. On les trouve, suivant les espèces, sous les pierres, dans le tronc des arbres pourris, sous l'écorce et DE PRÉFÉRENCE au pied des arbres de certaines forêts des environs de Rouen. La chasse en forêt a lieu de septembre à mars : le meilleur moment est décembre et janvier, au moment où le sol est bien gelé, et les bêtes endormies. Une pioche courte et solide est tout ce qu'il faut.

Il suffit de piocher au pied des hêtres et des chênes qui abondent dans nos forêts, en Normandie, pour y trouver parfois au pied d'un seul arbre jusqu'à cinq ou six *Carabus*. J'ai remarqué que les gros arbres sont les plus favorables. Il faut aussi choisir ceux qui sont couverts de mousse sur le tronc et à la base. Les insectes, au commencement de l'hiver et au premier printemps, se trouvent sous cette mousse ; et ce n'est qu'à mesure que le froid devient de plus en plus rigoureux qu'ils s'enterrent plus profondément.

J'ai pris de cette façon en quelques heures, dans une seule journée, près de deux cents *Carabus*, alors qu'en été je n'en trouvais que deux ou trois courant dans les chemins. Ces espèces sont nocturnes pour la plupart.

Voici la liste des espèces recueillies dans une forêt et dans une seule chasse : *Carabus intricatus*, *purpurascens*, *arvensis* et nombreuses variétés, *cancellatus*, *nemorialis*, *coccineus*, *auronitens*, *auratus*, et en outre bien d'autres espèces, telles que : *Cychnis rostratus*, *attenuatus*, *Platysma oblongopunctata*, et autres dont la liste serait trop longue ; aussi, dans les prairies, dans le tronc des saules pourris, le *Carabus granulatus* fréquemment. Je serai heureux si, avec ces quelques notes, mes collègues du Canada peuvent obtenir des résultats analogues. (\*)

(\*) Notre correspondant nous dit être disposé à échanger, contre de bons exemplaires canadiens, les espèces qu'il mentionne et beaucoup d'autres. Réd.

Il est bon de faire remarquer que ces résultats ont été obtenus à la suite de patientes recherches. Car, dans une forêt parfois très grande, il n'est pas facile de trouver une localité propice.

—Dimanche passé, jour de Pâques, j'ai vu pour la première fois ici des *Thaïs*, espèce essentiellement alpine. Mais comme je n'avais pas de filet, je n'ai pu les capturer. J'espère bien que ce ne sera que partie remise.

L. ROSSIGNOL,  
Omegna, Piémont (Haute Italie).

---

## LE PSEUDO-CAMELEON

---

Un de nos abonnés nous a communiqué un extrait du *Washington Star*, qui rapporte un *interview* du Dr Steinger, herpétologiste de la Smithsonian Institution, concernant l'espèce de reptile dont nous avons parlé sur notre dernier numéro. Le Dr Steinger est d'avis, lui aussi, qu'il est, non pas du genre Caméléon, mais du genre Anolis. Cette confirmation du résultat de notre propre examen nous a fait le plus grand plaisir. En effet, il est toujours difficile d'identifier un spécimen en ne se servant que des descriptions données par les auteurs ; mais la difficulté, et le risque de faire erreur, étaient encore plus grands pour nous, qui n'avions que peu de documents pour nous guider.

Il est donc absolument certain que le reptile en question est un ANOLIS.

Celui que nous possédons continue, dans le plus grand calme, le cours de son existence. Nous lui avons enlevé la petite chaîne qui le retenait, et il use loyalement de sa liberté relative pour passer d'une plante à l'autre dans la fenêtre où il réside. Sa coloration varie du vert tendre au brun de rouille. Il prend surtout cette dernière nuance quand il est sur un "Rainbow cactus", ou bien durant la nuit. Et ses

nuits sont longues : car c'est un intrépide dormeur, dont le sommeil est très profond. Telles fois, nous l'avons vu dormir, fixé le long d'une targe de fer ou d'une assez grosse ficelle qui se trouvent à sa portée, depuis le milieu de l'après-midi jusqu'à une heure avancée du matin suivant. Voilà qui s'appelle se reposer.

S'il survient du nouveau dans son genre de vie, fort monotone jusqu'à présent, nous en rendrons compte ici. Car il n'arrivera pas souvent que nous pourrions, dans ce pays, étudier les mœurs des Anolis.

---

## BIBLIOGRAPHIE

— *Explosive gas generated within the hot water pipes house heating apparatus.*

— *Natural history observations, Nova Scotia, 1892.*

Ces deux mémoires ont pour auteur M. A.-H. Mackay, de la Société Royale ; le second surtout, nous a vivement intéressé.

— *Technical education of the people in untechnical language*, by C. Baillargé, M. R. S. C.

En d'autres termes, c'est un plaidoyer en faveur de la vulgarisation de toutes les connaissances. Cette thèse nous plaît beaucoup et nous en poursuivons la réalisation dans notre journal. En outre, M. Baillargé joint l'exemple au précepte, et trace le programme à suivre pour l'enseignement vulgarisé de toutes les connaissances humaines, en faisant large place à l'instruction religieuse, ce dont nous le félicitons beaucoup. — Ne publiera-t-il pas une édition française de ce beau travail ? Il nous semble, en effet, que nos compatriotes ont plus besoin que les autres d'en prendre connaissance.

Merci aux deux auteurs pour leurs gracieux envois.

---

Le *Progrès du Saguenay* et la *Semaine Politique* publient le sommaire de notre Revue ; le *Couvent* recommande aux gens de s'abonner au NATURALISTE. Nos remerciements à ces aimables confrères.